

famille ; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses ; et il le justifiait très-bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides-de-camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renversement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimes, il avait montré la dernière bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le Roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui Régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvée très-bien néanmoins d'épouser quand ce Roi régna.

Mardi 6.

Pour essayer la tente, qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de ser-

vice, et nous avons invité à déjeuner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; il a fait sa toilette, je l'ai accompagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelque temps : il discutait des objets graves....., etc., etc.*

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons continué la promenade jusqu'à ce qu'elle nous ait rejoints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitruon était

* Je dois avoir dit qu'en travaillant mon Journal à Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr quelles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles.

là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

Mercredi 7.

Campagnes d'Italie, etc. — Epoque de 1815, etc.
— Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte.
— Paul I^{er}.

Après le déjeuner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de revoir quelques chapitres de la Campagne d'Italie; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux, et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne qui portent, l'un des fruits d'une heureuse témérité, l'autre ceux d'une sage prudence. L'audace, la vigueur et la célérité qui enlevèrent Pavie y étouffèrent l'étincelle d'une insurrection générale qui eût pu priver des merveilles de la campagne, tandis que la lointaine et diplomatique occupation de Livourne maintint la neutralité de la Toscane.

L'Empereur s'est ensuite promené

vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vint l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Egypte comme entièrement finies, il les croyait en état d'être données au public; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

A l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. « Eh bien! a-t-il dit en souriant, il faut que je m'y remette tout-à-fait : cela fait plaisir de se voir encourager; mais encore faut-il de la bonne humeur pour travailler. L'on ne nous abreuve ici que de dégoûts et de tracasseries; on semble nous envier l'air que nous respirons. »

Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été

question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, de Paul I^{er}, etc., etc.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, *Gustave III* vivait au milieu de nous en simple particulier, sous le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais oui de sa bouche *sa fameuse révolution de 1772*, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède; je me trouvais fort de connaissance dans le même temps avec le Suédois baron *de Sprengporten*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des étrangers combattre sa patrie. Il en était résulté qu'il se trouvait, par ce fait, sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une demi-lieue, de sorte que tout ce que j'entendais raconter au Roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeuner, combattu, modifié ou confirmé

par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros; et n'avait fini que comme un fou; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa Cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant après la catastrophe de Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur; et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

A mon apparition à la souveraineté,

» disait l'Empereur, il se déclara mon
 » grand antagoniste; on eût dit qu'il ne
 » voulait rien moins que recommencer
 » le grand Gustave-Adolphe. Il courut
 » toute l'Allemagne pour l'ameuter con-
 » tre moi. Lors de la catastrophe du duc
 » d'Enghien, il jura de le venger de sa
 » personne, et plus tard renvoya inso-
 » lemment l'aigle noir au roi de Prusse,
 » parce que celui-ci avait reçu ma légion
 » d'honneur, etc., etc.

» Enfin son moment fatal arriva, disait
 » l'Empereur; une conspiration peu com-
 » mune l'arracha du trône, et le déporta
 » hors de ses États. L'unanimité contre
 » lui prouve ses torts sans doute. Je veux
 » qu'il fut inexcusable, même fou; tou-
 » tefois est-il extraordinaire et sans exem-
 » ple que dans cette crise, il ne se soit
 » pas tiré une seule épée pour sa défense,
 » soit par affection, par reconnaissance,
 » par vertu, ou par niaiserie même si
 » l'on veut; et vraiment c'est là une cir-
 » constance qui honore peu l'atmosphère
 » des rois. »

Ce prince, ballotté, trompé par les
 Anglais, qui voulaient en faire leur ins-
 trument, repoussé par ses proches, parut
 vouloir renoncer au monde, et, comme

s'il eût senti son existence flétrie par son
 mépris des hommes et son dégoût des
 choses, il fut volontairement se perdre
 tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille
 de Leipsick, Gustave lui avait fait par-
 venir qu'il lui en avait voulu beaucoup
 sans doute; mais que depuis long-temps
 il était celui des souverains dont il avait
 le moins à se plaindre, et que depuis
 bien long-temps aussi, il n'avait plus
 pour lui qu'admiration et sympathie;
 que les malheurs du moment lui per-
 mettaient de l'exprimer sans embarras;
 qu'il s'offrait pour être son aide-de-
 camp*, et lui demandait un asile en

* Je dois faire connaître que M. le colonel
 Gustafsson (Gustave IV) s'est élevé contre
 l'inexactitude de ce fait. Mais par sa lettre
 même on pourrait être conduit à penser que
 l'erreur ne provient que d'une interprétation
 forcée, donnée à ses paroles véritables; or
 chacun sait combien cette inexactitude est fa-
 cile, même habituelle, lorsqu'il s'agit d'un
 fait qui ne peut avoir été transmis qu'à l'aide
 de plusieurs intermédiaires. Dans la crainte
 d'avoir mal entendu moi-même, ce qui eût
 été possible, je n'aurais pas hésité un instant
 à prendre l'erreur sur mon compte; mais
 chaque lecteur jugera que l'étendue de la

France. « Je fus touché, observait l'Em-
 » pereur; mais je considérai bientôt que
 » si je l'accueillais, il était de ma dignité
 » de faire des efforts en sa faveur. Or,
 » je ne gouvernais plus le monde; puis les
 » esprits communs n'auraient pas man-
 » qué de voir dans mon intérêt pour lui,
 » une haine impuissante contre Berna-
 » dotte; enfin, Gustave avait été déchu
 » par le vœu du peuple, qui, moi, m'a-
 » vait élevé; il y aurait eu inconsé-
 » quence en moi, désharmonie de prin-
 » cipes, à prendre sa cause. Bref, je
 » craignais de compliquer encore les
 » affaires, et fis taire la générosité. Je fis
 » répondre que j'appréciais ce qu'il m'of-
 » frait, et que j'y étais sensible; mais
 » que la politique de la France ne me
 » permettait pas de me livrer à mes sen-
 » timens particuliers, qu'elle m'imposait
 » même la douleur de lui refuser pour
 » le moment l'asile qu'il demandait. Que
 » du reste il se tromperait fort s'il me
 » supposait d'autres sentimens qu'une
 » bienveillance extrême et des vœux sin-
 » cères pour son bonheur, etc., etc.

conversation de Napoléon, le développement
 de ses idées sur le sujet ne pouvaient me
 laisser aucun doute.

» Quelque temps après l'expulsion de
 » Gustave, disait encore l'Empereur, et
 » la succession au trône vacante, les
 » Suédois, voulant m'être agréables, et
 » s'assurer la protection de la France,
 » me demandèrent un Roi. Il fut ques-
 » tion un moment du Vice-Roi; mais il
 » eût fallu qu'il changeât de religion; ce
 » que je trouvais au-dessous de ma di-
 » gnité et de celle de tous les miens.
 » Puis je ne jugeais pas le résultat politi-
 » que assez grand pour excuser un acte
 » si contraire à nos mœurs. Toutefois
 » j'attachai trop de prix, peut-être, à
 » voir un Français occuper le trône de
 » Suède. Dans ma position, ce fut un
 » sentiment puéride. Le vrai Roi de ma
 » politique, celui des vrais intérêts de
 » la France, c'était le Roi de Danemarck,
 » parce que j'eusse alors gouverné la
 » Suède par mon simple contact avec
 » les provinces danoises. *Bernadotte* fut
 » élu, et il le dut à ce que sa femme était
 » sœur de mon frère Joseph, régnant
 » alors dans Madrid.

» Bernadotte, affichant une grande
 » dépendance, vint me demander mon
 » agrément, protestant avec une inquié-
 » tude trop visible, qu'il n'accepterait

» qu'autant que cela me serait agréable.
 » Moi monarque élu du peuple, j'avais
 » à répondre que je ne savais point m'op-
 » poser aux élections des autres peuples.
 » C'est ce que je dis à Bernadotte, dont
 » toute l'attitude trahissait l'anxiété que
 » faisait naître l'attente de ma réponse,
 » ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de
 » la bienveillance dont il était l'objet,
 » que je ne voulais avoir été pour rien
 » dans son élection, mais qu'elle avait
 » mon assentiment et mes vœux. Toute-
 » fois, le dirais-je, j'éprouvais un arrière
 » instinct qui me rendait la chose désa-
 » gréable et pénible; en effet, Berna-
 » dotte a été le serpent nourri dans notre
 » sein; à peine il nous avait quittés,
 » qu'il était dans le système de nos en-
 » nemis, et que nous avions à le sur-
 » veiller et à le craindre. Plus tard il a
 » été une des grandes causes actives de
 » nos malheurs, c'est lui qui a donné
 » à nos ennemis la clef de notre politi-
 » que, la tactique de nos armées; c'est
 » lui qui leur a montré les chemins du
 » sol sacré! Vainement dirait-il pour
 » excuse, qu'en acceptant le trône de la
 » Suède il n'a plus dû qu'être Suédois;
 » excuse banale, bonne tout au plus

» pour la multitude et le vulgaire des
 » ambitieux. Pour prendre femme on
 » ne renonce point à sa mère, encore
 » moins est-on tenu à lui percer le sein
 » et à lui déchirer les entrailles. On dit
 » qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-
 » à-dire, quand il n'était plus temps et
 » que le mal était accompli. Le fait est
 » qu'en se retrouvant au milieu de nous,
 » il s'est aperçu que l'opinion en faisait
 » justice; il s'est senti frappé de mort.
 » Alors ses yeux se sont dessillés; car on
 » ne sait pas, dans son aveuglement, à
 » quels rêves n'auront pas pu le porter
 » sa présomption et sa vanité, etc., etc.»
 Et comme à la suite de cela et de beau-
 coup d'autres choses encore, j'ai osé
 me permettre de lui faire observer
 comme un jeu du hasard, bien bizarre,
 bien extraordinaire, que le soldat Ber-
 nadotte, appelé à une couronne où le
 protestantisme était de rigueur, se trou-
 vait précisément né protestant, et que
 son fils, destiné par là à régner sur des
 Scandinaves, se présentait au milieu
 d'eux précisément avec le nom national
 d'*Oscar*. Mon cher, a repris l'Empereur:
 « C'est que ce hasard tant cité, ce ha-
 » sard dont les Anciens faisaient un dieu,

» qui nous étonne chaque jour, nous
 » frappe à chaque instant, ne nous ap-
 » paraît, après tout, si singulier, si bi-
 » zarre, si extraordinaire, que parce que
 » nous ignorons les causes secrètes et
 » toutes naturelles qui l'ont amené; et
 » pourtant il suffit de cette seule com-
 » binaison occulte pour créer du mer-
 » veilleux et enfanter des mystères; ici,
 » par exemple, quant au premier arti-
 » cle, de s'être trouvé né protestant,
 » n'en faites pas honneur au hasard:
 » rayez celui-là. Quant au second, le
 » nom d'Oscar; c'est moi qui fut le par-
 » rain; et quand je le nommai, je ra-
 » dotais d'Ossian: il se présenta donc
 » tout naturellement. Vous voyez à pré-
 » sent combien est simple ce qui vous
 » étonnait si fort, etc., etc. * »

Sur la fin de la conversation, l'Em-
 pereur est revenu sur Paul; il a parlé
 des fureurs que lui causèrent, dans le
 temps, la déloyauté du ministère anglais.

* On trouve dans les Mémoires publiés par
 M. le général Montholon, tome 1^{er}, page 209,
 des notes bien curieuses, dictées par Napo-
 léon, touchant le prince de Ponté-Corvo, sa
 nomination à ce titre, sa conduite à la bataille
 d'Iéna, son éléction au trône de Suède, etc.

On lui avait promis Malte dès qu'on
 s'en serait emparé; aussi s'empressait-il
 de s'en faire nommer grand-maître.
 Malte rendue, les ministres anglais niè-
 rent le lui avoir promis. On assure qu'à
 la lecture de ce honteux mensonge,
 Paul se montra si indigné, qu'en plein
 conseil, saisissant la dépêche, il la
 perça de son épée, ordonnant qu'on
 la renvoyât en cet état, pour toute ré-
 ponse. « Si c'est une folie, disait l'Em-
 pereur, il faut convenir que c'est celle
 » d'une belle âme; c'est l'indignation de
 » la vertu, qui jusque là n'a pu soup-
 » çonner une telle bassesse. »

Dans le même temps, les ministres
 anglais traitant avec nous de l'échange
 des prisonniers, refusaient d'y com-
 prendre, sur la même échelle, les pri-
 sonniers russes faits en Hollande, au
 propre service, et pour la seule cause
 des Anglais. « J'avais deviné, disait l'Em-
 pereur, la trempe du caractère de Paul.
 » Je saisis l'occasion aux cheveux; je fis
 » réunir ces Russes; je les habillai et les
 » lui renvoyai pour rien. Dès-lors ce
 » cœur généreux fut tout à moi; et
 » comme je n'avais aucun intérêt opposé
 » à la Russie, que je n'aurais jamais parlé

» que justice et procédés, nul doute que
 » j'en eusse disposé désormais du cabinet
 » de Saint-Petersbourg. Nos ennemis
 » sentirent le danger, et l'on a voulu
 » que cette bienveillance de Paul lui ait
 » été funeste : cela pourrait bien être ;
 » car il est des cabinets pour qui rien
 » n'est sacré. »

Napoléon, plus tard, a dicté les détails
 de la fin tragique de l'infortuné Paul.
 L'importance et le crédit d'une telle
 source nous porte à les transcrire ici :
 » Paul fut assassiné dans la nuit du
 » vingt-trois au vingt-quatre mars 1801,
 » Lord Withworth était ambassadeur à sa
 » Cour ; il était fort lié avec le comte ***,
 » le général ***, les ***, les ***, et autres
 » personnes authentiquement reconnues
 » pour être les auteurs et acteurs de cet
 » horrible parricide. Ce monarque avait
 » indisposé contre lui, par un caractère
 » irritable et très-susceptible, une partie
 » de la noblesse russe. La haine de la
 » révolution française avait été le caractè-
 » re distinctif de son règne. Il consi-
 » dérait comme une des causes de cette
 » révolution la familiarité du souverain
 » et des princes français, et la sup-
 » pression de l'étiquette de la Cour. Il

» établit donc à la sienne une étiquette
 » très-sévère, et exigea des marques de
 » respect peu conformes à nos mœurs
 » et qui révoltaient généralement. Être
 » habillé d'un frac, avoir un chapeau
 » rond, ne point descendre de voiture
 » quand le Czar ou un des princes de
 » sa maison passait dans les rues ou pro-
 » menades ; enfin, la moindre violation
 » des moindres détails de son étiquette
 » excitait toute son animadversion, et
 » par cela seul on était jacobin. Depuis
 » qu'il s'était rapproché du Premier
 » Consul, il était revenu sur une partie
 » de ses idées ; et il est probable que s'il
 » eût vécu encore quelques années, il
 » eût reconquis l'opinion et l'amour de
 » sa Cour, qu'il s'était aliénés. Les An-
 » glais, mécontents, et même extrême-
 » ment irrités du changement qui s'était
 » opéré en lui depuis un an, n'oubliè-
 » rent rien pour encourager ses ennemis
 » intérieurs. Ils parvinrent à accréditer
 » l'opinion qu'il était fou, et enfin nouè-
 » rent une conspiration pour attenter à
 » sa vie. L'opinion générale est que . . .
 »
 » la veille de sa mort, Paul étant à sou-
 » per avec sa maîtresse et son favori,

» reçut une dépêche où on lui détaillait
 » toute la trame de la conspiration ; il
 » la mit dans sa poche, en ajournant la
 » lecture au lendemain. Dans la nuit il
 » périt.

» L'exécution de cet attentat n'éprouva
 » aucun obstacle : le comte *** avait tout
 » crédit au palais ; il passait pour le fa-
 » vori et le ministre de confiance du
 » souverain. Il se présente à deux heures
 » du matin à la porte de l'appartement
 » de l'Empereur, accompagné du géné-
 » ral ***, de *** et de ***. Un cosaque
 » affidé, qui était à la porte de sa cham-
 » bre, fit des difficultés pour les laisser
 » pénétrer chez lui ; ils le massacrèrent
 » aussitôt. L'Empereur s'éveilla au bruit,
 » et se jeta sur son épée ; mais les con-
 » jurés se précipitèrent sur lui, le ren-
 » versèrent et l'étranglèrent. Le géné-
 » ral *** fut celui qui lui donna le dernier
 » coup ; il marcha sur son cadavre.
 » L'Impératrice, femme de Paul, quoi-
 » qu'elle eût beaucoup à se plaindre des
 » galanteries de son mari, témoigna une
 » vraie et sincère affliction ; et tous ceux
 » qui avaient pris part à cet assassinat
 » furent constamment dans sa disgrâce.

» Bien des années après, le général ***
 » commandait encore
 » quoi qu'il en soit, cet horrible événe-
 » ment glaça d'horreur toute l'Europe,
 » qui fut surtout scandalisée de l'affreuse
 » franchise avec laquelle les Russes en
 » donnaient des détails dans toutes les
 » Cours. Il changea la position de l'An-
 » gleterre et les affaires du monde. Les
 » embarras d'un nouveau règne.
 » donnèrent une autre direction à la
 » politique de la Cour de Russie. Dès le
 » cinq avril, les matelots anglais qui
 » avaient été faits prisonniers de guerre
 » par suite de l'embargo, et envoyés
 » dans l'intérieur de l'empire, furent
 » rappelés. La commission qui avait été
 » chargée de la liquidation des sommes
 » dues par le commerce anglais fut dis-
 » soute. Le comte ***, qui continua à
 » être le principal ministre, fit connaître
 » aux amiraux anglais, le vingt avril,
 » que la Russie accédait à toutes les
 » demandes du cabinet anglais ; que
 » l'intention de son maître était que,
 » d'après la position du gouvernement
 » britannique de terminer le différend
 » à l'amiable par une convention, on

» cessât toutes hostilités jusqu'à la réponse
 » de Londres. Le désir d'une prompte
 » paix avec l'Angleterre fut hautement
 » manifesté, et tout annonça le triom-
 » phe de cette puissance. » (*Mémoires*
de Napoléon, publiés par le général Gour-
gaud, tom. 2, p. 151.

N. B. On vient de lire ci-dessus que l'Empereur se plaignait que le prince de Ponte-Corvo (Bernadotte) était à peine en Suède qu'il avait eu à s'en défier, et à le combattre. Voici une lettre du moment, tout à fait à l'appui de cette assertion, renfermant d'ailleurs un exposé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue; j'ai apprécié, comme la preuve des sentimens d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

» Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du vingt et un novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Eu-

rope; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but: les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre, nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'Empire Français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives envers la Suède; car votre commerce est plus maritime que continental: la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine, que dans l'existence de son armée.

» Le développement des forces de la France est tout continental. J'ai su créer, dans mes Etats un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'Empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de chose est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup

à gagner par la paix avec l'Angleterre.

» Le maintien, l'observance ou l'adoption de décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe que dans les intérêts privés de la France.

» Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrètes de l'Angleterre, les voici : elle ne veut pas la paix ; elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire ; la guerre agrandit son commerce et son territoire ; elle craint des restitutions ; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité ; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts, et les Etats créés par la conquête. Je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentimens avec moi.

» J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela

aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

» Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une soumission mercantile envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre.* L'avenir vous prouvera que quelque soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives, qui les laisseront maîtres chez eux.

» L'article III du traité du vingt-quatre février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de *Frédérisham*. Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai